

parti ce soir pour la Grange-Allard, mais il saura tout dès son retour.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel un léger nuage passa sur le front de la jeune fille. — Il me semble, reprit-elle, que vous avez commencé par la fin ; c'était à M. de Seigneulles qu'il fallait parler tout d'abord.

— Ne me faites pas de reproches, répliqua-t-il d'un air suppliant qui la désarma : cette après-midi passée à Salvanches m'a mis les nerfs dans un piteux état. . . . Jouez-moi un peu de Mozart pour les calmer.

Elle s'assit au piano et commença une sonate. Gérard s'était placé près d'elle et savourait le bonheur de la contempler à la lueur tremblante des bougies que le vent du jardin faisait vaciller. Il suivait l'ondulation des boucles blondes sur le corsage de toile écrue, le mouvement des longs cils bruns alternativement levés ou baissés, la ligne spirituelle du profil, le va-et-vient des mains blanches sur le clavier. — Le murmure de la pluie sur les feuillages du jardin faisait comme une basse bercée au chant clair du piano. L'angle où ils étaient assis se trouvait seul éclairé ; le reste de l'atelier était plongé dans une mystérieuse pénombre qui ajoutait au charme du tête-à-tête et en doublait l'intimité. Ils passèrent ainsi tendrement deux bonnes heures sans presque se parler. Tous deux écoutaient l'amour nouveau chanter dans leur cœur, et cette magique chanson intérieure, s'unissant si bien à la suave musique de Mozart, suffisait à les occuper. Pour Gérard, cet amour si miraculeusement célos était un enchantement de toutes les minutes. Il avait été si longtemps sevré de tendresse et si longtemps tourmenté de désirs confus ! La passion avait envahi tout en lui : le corps et l'esprit, le cœur et le cerveau. C'était une fermentation tumultueuse, pareille à celle du moût dans la cuve, ayant plus de mousse que de liqueur, plus de bouillonnements que de force. Il aimait Hélène avec la fougue de ses vingt-trois ans, adorant tout en elle : le caprice de ses cheveux d'or ondoyants et les espiègleries de son esprit fantasque, la grâce câline de ses façons et les serpentes inflexions de son cou délicat, le sourire de ses lèvres aux coins retroussés, le charme profond de ses yeux bruns et la bonté de son cœur.

Hélène à son tour, se sentait entraînée vers lui par la secrète influence qui attire l'un vers l'autre les éléments opposés. A cette fille de Paris, née dans un milieu sceptique, élégant et frivole, Gérard plaisait par toutes les qualités qui sont les contraires de la civilisation parisienne : la foi robuste, l'étonnement naïf et cette fraîcheur d'enthousiasme qui est à l'esprit ce que la fleur est sur le fruit. Par une grâce d'état, due peut-être à la mystérieuse influence du sang et de la race, le jeune homme, dans le monde bourgeoise de sa petite ville, avait gardé toutes les élégances du gentilhomme, toutes les délicatesses d'une intelligence élevée. Aussi, dès qu'il avait parlé, Hélène l'avait aimé comme elle savait aimer, avec la promptitude d'une nature primesautière, avec la hardiesse d'un cœur pur et ardent.

Pendant huit jours, ils goûtèrent un bonheur qu'aucun nuage n'assombrit. Ils avaient oublié le reste du monde et leurs pieds ne touchaient plus à terre. Tout entiers à la joie de s'aimer, ils commettaient de ces terribles étourderies qui sont innocentes en elles-mêmes, mais que la société d'une petite ville ne pardonne pas. Accompagnés des deux enfants, ils sortaient par la porte des vignes et s'en allaient à travers les friches à la recherche

d'un motif de paysage. Quand ils avaient trouvé un site disposé à souhait, Hélène ouvrait sa boîte à couleurs, préparait sa toile et se mettait à peindre, tandis que Gérard lui faisait la lecture. Madame Laheyraud, qui voyait déjà sa fille mariée au jeune Seigneulles, ne contrariait en rien leurs courses aventureuses.

Elle n'avait jamais exercé sur Hélène une surveillance bien scrupuleuse, et la perspective d'un noble mariage enivrait trop sa vanité pour qu'elle songeât à jouer le rôle de mentor. Elle nourrissait les plus ambitieuses espérances et bâtissait sur cette future union des échafaudages de châteaux en Espagne. Elle en perdait presque le peu de cervelle qu'elle eût jamais possédé, et, avec son intempérance de langue ordinaire, elle ne se gênait guère chez les fournisseurs et les commères du voisinage pour hasarder de transparentes allusions à l'époque peu éloignée où Hélène s'appellerait madame de Seigneulles. Les imprudences des jeunes gens et les maladresses de madame Laheyraud étaient commentées et enjolivées avec cette aimable charité qui fait le fonds de l'espèce humaine en général, et de l'espèce humaine des petites villes en particulier. Au bout de quelques jours, il n'y eut pas une maison où l'on ne se contât à l'oreille l'histoire des amours d'Hélène et de Gérard. La nouvelle fit le tour de Juvigny, serpentant le long des masures de la côte de l'Horloge, circulant dans les rues silencieuses de la ville haute, puis redescendant à travers les jardins de Polval, pour aller se perdre au fond des lavoirs et des buanderies de l'Ormain. Les seuls intéressés ignoraient les rumeurs qui agitaient la ville. Les amoureux vivent dans une atmosphère étrange ; il se dégage de leur tendresse un lumineux fluide qui les trahit, mais qui les isole en même temps et les rend pareils à cet oiseau des gaves qui nage enveloppé de globules d'air et se meut dans l'eau des torrents comme un plongeur sous sa cloche. Hélène et Gérard ne sortirent de leur extase que lorsque le retour du chevalier de Seigneulles fut annoncé.

— Mon père arrivera demain dans la matinée, dit un soir Gérard, et dès demain je lui parlerai.

— Je penserai à vous bien fort, tandis que vous serez sur la sellette, répondit Hélène ; elle essayait de sourire, mais elle tremblait intérieurement à la pensée que sa destinée était tout entière entre les mains du terrible chevalier, — vous reviendrez nous voir à la brune, et vous me conterez tout.

Le lendemain en effet, M. de Seigneulles, après un frugal déjeuner à la Grange-Allard, fit seller Bruno et s'en revint allégrement à travers les bois du Juré. Le chevalier était fort satisfait ; toute sa récolte était battue et engrangée, ses regains poussaient dru, et les raisins, qui commençaient à noircir, promettaient une belle vendange. Tout en chevauchant le long des tranchées, il se disait que les amours de Gérard et de mademoiselle de Grandfief devaient être maintenant en aussi bon point que ses vignes, et il projetait de faire le mariage avant la Toussaint. Dès qu'il eut confié Bruno à Baptiste, il entra dans la cuisine, où Manette lui remit deux lettres apportées la veille par le facteur. La première était une très-laconique épître de madame de Grandfief. La mère de Georgette prévenait sèchement le chevalier qu'elle lui rendait sa parole et renonçait à une alliance pour laquelle Gérard et sa fille avaient aussi peu de goût l'un que l'autre. La seconde lettre, écrite par une main inconnue et non signée, était conçue en ces termes :

“ Des amis charitables considèrent comme un devoir

l'aver
antes
On sai
iment
à jeu
levenu
quenta
opinio
L'an
bler les
—Géra
sai qu
chevali
plicatio
guétré
and.
d'un pa
vous ce
min à l
Celui
relants
l'agle]
Allard :
—Sau
de Géra
Le eu
terveur
—Ce
l'indiga
Laheyre
amourec
L'abb
tibles di
sourir, j
l'certa
ard ; m
circonsp
—Pes
neulles,
aventuri
Où aller
temps où
es fils de
terrière
défendre
tête à ce
—Bon
re, mon
mener ce
promets
ni mon
M. de S
as fâché
it-il, vou
nieux.
ends de
tient à lu
voir ce je